

Traduction et violence,
de Tiphaine Samoyault

La Mer gelée, revue

Traduction et violence

Tiphaine Samoyault

Collection Fiction & Cie

Édition du Seuil, 2020

À l'heure de la mondialisation et du développement des échanges internationaux, la traduction, dans ses différentes pratiques culturelles, commerciales, politiques et sociales, joue un rôle essentiel au sein de nos sociétés. Il faut donc prendre la mesure de ce que traduire signifie vraiment, et de ce que cela implique. Dans Traduction et Violence (Seuil, coll. Fiction & Cie, 2020), Tiphaine Samoyault montre qu'au-delà des postulats théoriques ou philosophiques, la traduction, précisément parce qu'elle s'inscrit dans le réel, est un acte complexe et porteur d'une double violence.

Dès l'introduction de son essai, Tiphaine Samoyault aborde un développement récent dans l'univers de la traduction, l'automatisation. Ce n'est pas anodin, puisqu'à l'instar de ce qui se produit quand des machines ou des robots remplacent les humains dans les chaînes de production, cette automatisation s'accompagne de violences de toute nature. Dans le monde numérique, la première d'entre elles, celle de la visibilité, s'exerce déjà à plein. Pour les six mille langues parlées dans le monde, l'égalité n'est ni envisageable ni envisagée, même par les plus fervents utopistes. Le paradigme dominant/dominé est général, et l'anglais règne en despote. Parmi ces six mille langues, le web n'en retient que deux petites centaines, et encore faut-il bien chercher pour parvenir à ce nombre. Quant aux logiciels de traduction automatique, ils s'intéressent surtout à une dizaine de langues, sélectionnées en fonction de l'importance de leur corpus numérique et de leurs retombées commerciales, pas forcément dans cet ordre-là. On voit donc qu'indépendamment de la vio-

lence intrinsèque que pourrait entraîner toute traduction, la façon même dont elle se pratique, au moins sur le web, est violente et inégalitaire.

Mais cet exemple, pour actuel qu'il soit, n'est qu'une des occurrences d'un trait plus général en matière de traduction, que l'auteure décline dans de nombreux contextes en analysant chaque fois les différents axes autour desquels s'articule la violence que génère la traduction, qu'elle soit sociale, lorsque l'automatisation que nous évoquions plus haut menace les emplois ; psychologique, quand elle donne aux locuteurs des langues dominantes un avantage ; ou tout à fait physique, concrète, en prise avec le réel, par exemple lorsque la mauvaise traduction du mot « *Adjutant* » envenime une situation compliquée et conduit à une guerre entre la France et la Prusse. Les exemples, abondants, montrent qu'en politique et en géopolitique, la traduction « *prend aussi part à des procédures de domination, de répression et de censure* ».

Mais cette violence est double, parce qu'elle est également interne, consubstantielle à l'acte de traduire. C'est, dans les mots de l'auteure, « *une violence inhérente à la traduction, celle qui déforme, trahit, transforme le texte original, allant même parfois jusqu'à lui dénier son statut d'original, celle qui procède du mouvement qui pousse à traduire ; la violence exercée par le texte qui enjoint de traduire...* » Dès lors, qu'on la pense, qu'on la pratique ou qu'on en subisse les conséquences, la traduction se révèle violente, elle est « *l'espace irréductible d'une confrontation* », et c'est en ce sens qu'elle est « *agonique* », c'est-à-dire porteuse d'une « *négativité impossible à déraciner* ».

D'ailleurs, nous dit Tiphaine Samoyault, ce n'est qu'en acceptant ce fait et en prenant la mesure de sa complexité qu'on pourra discerner les valeurs de justesse et de justice que la traduction recèle, pour peu que l'on essaye de bien comprendre ce que l'on juge et les critères sur lesquels on s'appuie pour le faire. En effet, « *il y a deux façons d'être juste lorsqu'on fait de la traduction : d'abord en recherchant des formes d'exactitude, qualitatives bien sûr, mais aussi quantitatives [...]; ensuite en voulant rendre justice au texte, à l'"œuvre" [...]. S'il faut rendre justice, c'est qu'un conflit a eu lieu et qu'une injustice a été commise. Dans ce cas, la traduction, parce qu'elle s'inscrit au lieu du conflit, peut être réparatrice, mais pas seulement, comme on le dit*

souvent, parce qu'elle serait un rempart contre l'injustice : parce qu'elle provoque et instruit le conflit. »

La traduction agit alors comme un révélateur des injustices qui résultent de l'asymétrie des rapports, mais ce n'est qu'une fois que ces injustices sont identifiées que l'on peut s'y attaquer. D'ailleurs, l'injustice ne disparaît jamais totalement, et c'est même souhaitable, parce que la persistance de cette imperfection souligne le fait qu'une traduction n'est jamais aboutie, qu'elle ne termine pas l'œuvre, qu'elle la laisse dans l'« *in-fini* ». Une traduction donnée ne continue d'exister que dans une « *justesse ponctuelle* », la justesse du lien que, par les choix qu'elle opère, elle crée avec son époque. C'est ainsi qu'elle fait date, en somme. Et ce n'est que lorsque la traduction accepte la nécessité de cette injustice qu'elle peut occuper pleinement son espace. Alors que l'alternative, le postulat de l'existence d'une traduction parfaite, de la « *bonne traduction* », entretient « *l'illusion d'un monde parfait* » d'où tout conflit, par l'intermission miraculeuse de la traduction, aurait été extirpé. La croyance en cet état idéal est un obstacle à la reconnaissance des particularismes de chaque culture : imaginer que toutes les différences sont effaçables, c'est supposer que l'altérité n'a jamais rien d'irréductible, et donc la nier. En revanche, la composante essentielle de « *négativité* » dans l'acte traductif, quand elle est acceptée, offre une première piste vers la réparation en permettant la reconnaissance de ces différences.

Traduction et violence est un essai ambitieux, où Tiphaine Samoyault refuse le paradigme irénique qui voit la traduction comme un instrument de paix ou de rapprochement entre les peuples, et propose de la penser comme un acte plus proche du réel. C'est-à-dire plus complexe et plus violent.

Santiago Artozqui